

Parler d'Israël, c'est parler de moi. Chaque battement de cils, c'est comme marcher en Israël. Pourtant, je suis née en France. En Israël, je n'y ai pour ainsi dire jamais vécu, mais je veux y être enterrée. J'aime ce pays comme on aime une partie de soi, cette partie de soi qui est la terre qui est en nous. À tout instant je peux le voir. Je le respire. Le chemin d'Hébron où sommeillent nos pères, d'où les explorateurs, selon la tradition, nous ramenèrent les fruits splendides et uniques. La route longue qui s'étire de Tel-Aviv à Jérusalem, paresseuse. Pierre après pierre, c'est la sécheresse qui se laisse vaincre de temps à autre par des touffes d'arbres que fit notre père Abraham, comme pour baliser le lieu et le premier voyage. Le temps des chameaux pour nous n'est pas loin : il n'est pas rare de se faire surprendre dans les rues étroites du vieux Jérusalem par un de ceux-là, sûrement un des cousins éloignés de celui qui porta Éliézer, le serviteur d'Abraham, sur le bon chemin.

Mais reprenons la route. Ne laissons pas l'imagination prendre le dessus. La radio du taxi crie la vie d'ici et dehors, c'est le paysage biblique. De temps à

autre nous traversons des villages modernes de pierre blonde qui écrasent un peu les villages anciens. La route est longue et je rêve. Pourquoi l'amour d'un pays fait-il à ce point battre un cœur ? Pourquoi les lumières d'un ciel peuvent-elles donner envie de vivre à en mourir ? Il fait nuit. Les étoiles innombrables du ciel, ces âmes qu'Abraham devait recevoir pour descendance, rivalisent parfois avec les lumières nocturnes, maisons et villages traversés durant le voyage, autant de fenêtres ouvertes au soleil de la prophétie. La promesse est aujourd'hui révélée.

Aux alentours de notre Jérusalem, l'Occident est partout annoncé. L'Orient s'estompe ici et là pour laisser place aux hôtels, aux maisons. Mais une chose persiste : la sainteté de la terre. Les lumières de Jérusalem se font de plus en plus denses, les étoiles s'estompent à leur clarté. La vieille ville m'attire. Tout le reste n'est que littérature. Je me retrouve face au Mur, qui n'en est pas un. Une pierre de cœur. Les larmes de chacun, telle la rosée, ont irrigué la roche. Et ce n'est pas le mur que je pleure, c'est l'au-delà du mur, le Dieu de la source de toute vie, la pierre fondatrice, cheville du monde, le lieu où reposait le Saint des Saints, où les regards des Juifs du monde entier se tournent. Je pleure devant le mur des Lamentations qui était le temple de Dieu détruit par les Romains. Chacune des pierres qui le constituent a une histoire à raconter et a été le témoin de la grandeur et de la décadence du peuple juif. Chaque pierre a reçu le sang des Juifs massacrés parce qu'ils étaient juifs. Je tremble devant ce mur à cause de la

mémoire qu'il renferme, et à cause d'elle je l'aime. J'ai des frissons devant la cité de David, devant les dalles blanches qui recouvrent les tombes. Jérusalem, c'est le berceau de notre vie. C'est là et pas ailleurs que nous trouvons notre identité.

Quand le roi David a choisi Jérusalem comme résidence pour Dieu, il choisit la seule ville au monde qui n'avait pas de fleuve, car l'eau qui y coule s'appelle l'eau de vie. Quand le Messie viendra, juste en dessous de la pierre où sacrifia Isaac, où s'endormit Jacob, où le Saint des Saints reposa, une source coulera de l'Éden et arrosera Jérusalem.

Avec mes parents, nous avons sillonné tout le pays en quête de beauté, d'absolu et peut-être pour trouver le joyau, cette parcelle de terre qui au temps du Messie nous sera dévolue. Nous avons aussi rendu visite à tous nos héros, les saints vivants du peuple d'Israël, Abraham, Isaac et Jacob, bien sûr, mais aussi plus loin dans les hauteurs, avec le même climat montagnard que Jérusalem, sur la route de Safed, notre vénéré rabbi Meïr, notre maître rabbi Shimon Bar Yochai et notre saint Ari. Ces lieux, nous nous y rendons à l'imitation de Caleb qui a imploré Dieu sur la tombe de notre père Abraham pour ne pas être tenté de suivre l'exemple de nos explorateurs.

La terre où repose un maître est sacrée. Elle est comme un témoignage de tous nos possibles. Aller vers eux, c'est aller vers Lui.

RABBINS ET KABBALISTES

Parler avec des rabbins m'est difficile puisque je ne « parle » pas, cependant j'ai rencontré nombre de ces saints hommes et j'ai entendu de très belles choses de leur bouche. Ils ne se sont jamais apitoyés sur mon sort, jamais ils ne m'ont plainte. Bien au contraire, ils ont su considérer en moi ce qu'il y a de meilleur : l'âme. Le corps tordu dont je suis affligée ne les intéresse pas. Ils ont été à l'écoute de la douleur de mes parents, de leur difficulté à vivre après la mort de leur fils et avec la maladie de leur fille. Ils ont toujours été de connivence avec moi. Ils me regardent et lisent en moi, ils savent que je souffre de faire souffrir mes parents et ils me soutiennent dans ma tâche en me bénissant. La bénédiction est un don précieux qui ranime vos forces lorsque vous vous sentez un peu perdu.

Chacun de nos voyages en Israël a été ponctué par des visites aux rabbins. J'ai déjà parlé de leur grandeur mais ils sont plus que cela. Ils sont très simples et très bons, ils sont lumineux et brillants, il se dégage d'eux une réelle sainteté. Leur seule présence suffit à rendre le désir de vivre aux plus découragés, à les convaincre de se donner une nouvelle chance.

Ils fortifient en chacun de nous le courage d'agir et d'avancer pour réaliser ce pour quoi nous sommes faits. Ils nous aident par de simples paroles, de simples gestes, de simples sourires. Ils ne sont pas épargnés par les épreuves aussi bien physiques que morales, mais jamais ils ne s'arrêtent à leurs propres maux, car ils savent que, derrière leur porte, il y a des milliers de personnes qui souffrent. De tels hommes sont aujourd'hui peu nombreux et nous devons les chérir et les respecter.

J'ai rencontré également des kabbalistes. Ce sont des hommes simples, semblables à la plupart des hommes. Ils ne sont pas forcément érudits ou sages. Toutefois ils peuvent l'être et cela est souhaitable. Pour être un bon kabbaliste, il faut avoir une âme pure, sans arrière-pensées, mais aussi un don particulier. Le kabbaliste est un homme qui, à une période donnée de sa vie, décide de trouver un chemin qui lui offre un éventail de réponses précises et fiables aux questions qui le préoccupent. Par une étude appropriée, il acquiert un sens supplémentaire, celui qui correspond à la spiritualité. Ce sens lui sert de lien avec des mondes spirituels qu'il perçoit de manière claire et précise, comme chacun d'entre nous perçoit et ressent la réalité matérielle.

Les kabbalistes que mes parents ont fréquentés m'ont expliqué que ce qu'ils avaient vu dans les textes étaient la confirmation de ce qu'ils avaient ressenti en moi. Ils ont déclaré que j'étais une âme pure venue de l'au-delà pour tenter de réunir les personnes que j'avais aimées. Comment ils l'ont su,

simplement en me regardant, en me « ressentant » ? Cela ne s'explique pas, c'est ainsi.

Le kabbaliste reçoit des informations sur ces mondes supérieurs, ainsi que sur les puissances et les énergies qui y résident. Ces mondes sont appelés « supérieurs » car ils se trouvent dans une réalité qui dépasse notre monde matériel et physique. L'au-delà est en fait la source de toute réalité d'ici-bas, depuis la nature et jusqu'à l'homme. Le kabbaliste se trouve simultanément dans les deux mondes. C'est le point commun entre tous les kabbalistes, c'est la raison pour laquelle en acquérant un sixième sens, chacun d'entre eux rejoint ceux qui l'ont précédé dans sa recherche.

Les kabbalistes reçoivent les informations « vraies » qui sont présentes autour de nous. Ils sentent les besoins de l'âme et pas uniquement ceux du corps. Ils peuvent nous faire partager leur savoir à travers l'étude et grâce à des méthodes précises d'enseignement. (Leur langage est souvent codé ; aussi les livres qu'ils écrivent doivent être étudiés avec un maître qui sait les rendre accessibles aux hommes simples.) Les kabbalistes nous aident à retrouver la racine de notre vie et ils nous ouvrent ainsi les portes d'une spiritualité intense. Le but n'est pas seulement de comprendre qu'il y a une réalité qui nous dépasse : il faut éclairer son existence de cette lumière immense afin de l'améliorer, c'est-à-dire de corriger ou de perfectionner ce qui doit l'être.

Les sages nous expliquent qu'il est extrêmement important d'étudier la Kabbale empli du sens profond de la Torah. La Torah n'est pas seulement un

livre qui nous conte des histoires. Elle est un code cosmique qui gère la vie tout entière. Dans le texte de la Torah se trouvent l'origine et le sens de la vie. Les sages nous rappellent que la Torah est un plan du monde et qu'elle en contient toutes les données. Il faut donc faire une place à l'étude de la Kabbale au sein de celle de la Torah.

Il est une grande figure dont je voudrais parler, celui que tous nomment le Rabbi de Loubavitch depuis qu'il avait pris la direction de cette communauté hassidique, en 1951. À maintes occasions, les jours de shabbat, lors des fêtes ou des grandes célébrations, il a commenté la Torah devant les *hassidim* et tous les Juifs qui se réunissaient pour recevoir son enseignement. Au fil de ces interventions, il a dévoilé des pans de la Torah par ses interprétations inspirées, appliquant systématiquement les idées aux actions concrètes, analysant les événements du monde à la lumière des valeurs sacrées traditionnelles.

Constatant que Dieu a marqué Sa présence jusque dans les détails insignifiants de la Création, nos sages expliquent que là où s'exprime la simplicité se trouve l'expression de Sa grandeur véritable. Ils soulignent aussi que les justes sont à l'image du Créateur. L'enseignement du rabbi témoignait de sa modestie tout en laissant percevoir toute la grandeur de ses conceptions, applicables aux préceptes quotidiens délivrés par la Torah.

Le Rabbi de Loubavitch organisait des campagnes de « diffusion » des sept commandements universels et des lois du Talmud – distribuant *tefillin* et

bougies du shabbat à ceux qui oublyaient de s'en munir. La valeur de ses bénédictions et les miracles qu'il a accomplis avec l'aide du Tout-Puissant étaient reconnus dans le monde entier. Il aimait tous les Juifs comme ses propres enfants et était toujours prêt à secourir ceux qui avaient besoin de son aide ou de son réconfort, où qu'ils se trouvent. Il était également sollicité par les grands de ce monde, de toutes les nations et de toutes les religions, à qui il ne refusait jamais ses conseils. Toutes ses actions tendaient à hâter la venue du Messie.

Lorsque je l'ai rencontré, en mai 1992, j'avais tout juste seize mois. Mon père se trouvait alors à New York pour son travail et mon plus grand désir était de traverser l'océan pour être près de lui et approcher le Rabbi de Loubavitch, ce luminaire du judaïsme. Comme s'il avait entendu cet appel de mon cœur, mon père proposa finalement que ma mère et moi le rejoignions sur les rives du Nouveau Monde. Ma mère demanda la bénédiction de notre rabbi afin que le voyage se passe sans encombre. Idan et moi savions que le seul fait d'aller rendre visite à l'un des « chefs de la génération » était une protection.

Ma mère avait déjà effectué ce voyage avec ses deux fils alors que je n'étais pas née. Lirone m'a raconté plus tard qu'il avait été très impressionné par le rabbi : à son entrée dans la *soukka*, poussant devant lui le fauteuil d'Idan, il s'était vu remettre par le rabbi trois gâteaux dont un, précisa le rabbi, pour notre père. Lirone en fut étonné, car tous ignoraient encore que mon père les rejoindrait bientôt.

Je me rappelle encore l'accueil que nous fit mon père à l'aéroport, l'allégresse et la décontraction de ses gestes, l'émotion qui brillait dans son beau sourire et dans ses yeux. Le rendez-vous avec le Rabbi de Loubavitch était pris pour le lendemain. Cet après-midi-là, nous nous sommes promenés dans Manhattan : vision psychédélique de l'immense Broadway, buildings qui, comme autant de Babel, se lèvent vers le Parnasse de l'argent sous un soleil qui reflète, à la manière d'un rêve, l'or imaginé ; les quartiers des différentes nationalités, le Bronx qui effraie, Chinatown avec ses couleurs et ses parfums d'Extrême-Orient, la Petite Italie, la Petite Russie et, bien sûr, notre terre de Goshem, Brooklyn.

Brooklyn n'est pas Israël, mais on s'y sent chez soi à cause de l'esprit de ghetto qui y règne. Toute la ville de New York s'est sans doute créée à partir de mosaïques ethniques, de mises en ghetto, mais Brooklyn possède quelque chose de plus, quelque chose d'extraordinaire : la parcelle de divinité qui réside dans les *tzaddikim* *. Grâce au mérite de notre rabbi, Brooklyn porte en lui de la terre d'Israël.

Le lendemain, à l'heure convenue, nous avons été accueillis par un des secrétaires du rabbi, dans l'immense synagogue. Dans ce lieu soufflait un esprit de sainteté. Une lumière sublime s'élevait, ne se laissant en rien altérer par celle du soleil qui, ce matin-là, tentait de pénétrer par les portes. Le Talmud nous dit que les fenêtres du Temple étaient larges à

* Les saints.

l'extérieur et étroites à l'intérieur, ce qui semble aller à l'encontre de la logique, mais la logique divine est au-dessus des lois de l'architecture. Du Saint des Saints jaillissait la lumière, c'est elle qui éclairait le monde et faisait briller le soleil. Sans nul doute, un rayon de cette lumière sacrée qui parcourt la Torah et apporte la connaissance resplendissait dans la synagogue du Rabbi de Loubavitch.

Le rabbi était là, tel un géant. Cet instant fut pour nous comme une bénédiction, le temps d'éternité du jardin d'Éden (Gan Éden était le nom de son bureau). Cet *ye'hidout* * avec le rabbi, je n'en sais plus les mots, les conseils prodigués, mais un morceau de lui s'était détaché en nous. À la fin de l'entretien, le rabbi nous offrit à chacun un dollar. Il avait l'habitude d'agir ainsi avec tous ses visiteurs pour leur enseigner la joie de donner. Car si Dieu réside sur terre, ce n'est pas dans le Saint des Saints mais dans le cœur de l'autre, et c'est en donnant un peu de son argent, de son temps, que l'on fait briller Sa lumière.

Le Rabbi de Loubavitch est la tête de sa génération et le corps en est ses *hassidim*. Il est l'un de ceux qui par leurs prières du matin et du soir ouvrent les portes du Ciel.

Je suis retournée à deux reprises aux États-Unis, après le décès d'Idan. Le rabbi n'était plus de ce monde et nous sommes allés nous recueillir sur sa tombe. Il n'en était pas moins grand et si son corps

* *Ye'hidout* : entretien

ne nous faisait pas face, la lumière de son âme nous enveloppait. Le livre de l'Exode se clôt par la mort de Joseph dont le corps reste en Égypte. Le Rabbi de Loubavitch a justement fait remarquer que la mort n'est en aucun cas une disparition mais au contraire une révélation, et que l'événement qui marque la fin de l'Exode n'est triste qu'en apparence. Le rabbi a également souligné que Dieu n'a pas abandonné Joseph, de même qu'il n'abandonne pas ses enfants à New York, en France, au fin fond de la Russie, etc. Le fait qu'il ne soit pas enterré dans la terre d'Israël est un rappel de cette vérité.

LES CHUTES DU NIAGARA

Au cours de ces deux séjours aux États-Unis, j'ai subi des examens à l'hôpital de Washington : ils n'ont rien révélé de nouveau sur ma maladie, qui reste mystérieuse et sans remède. Mes parents ont cependant pu acheter des appareils médicaux qui améliorent mon confort quotidien. J'ai également profité de ces « vacances » pour visiter des parcs d'attractions et, surtout, découvrir les chutes du Niagara. Je les ai contemplées comme Maïmonide a contemplé les astres : tant de grandeur témoigne également de l'existence de Dieu.

En effet, à propos de la phrase « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de toute ton âme, de tout ton cœur, de tous tes moyens », nos sages se sont posé la question : « Comment Dieu peut-Il donner l'ordre de L'aimer ? » Rachi nous dit : « Si tu étudies ces préceptes et si tu les appliques, tu L'aimeras. » En revanche, Maïmonide * nous dit : « Si tu contemples

* Rachi et Maïmonide sont les plus grands exégètes de tous les temps.

les merveilles de la Création, tu L'aimeras. » Ces deux préceptes ne sont pas contradictoires, l'un dit : « Si tu étudies le plan de l'architecte, tu comprendras que tu fais partie du plan et tu aimeras Dieu. » Le deuxième dit que si l'on étudie la nature, on finit par comprendre qu'au-dessus d'elle il y a celui qui l'a créée et l'on découvre inéluctablement le plan.

Nos sages nous enseignent que si nous n'avions pas la Torah, nous pourrions l'étudier par la nature. De la fourmi on apprendrait à ne pas voler, de la colombe la pudeur, du chat la propreté, de l'abeille le travail... La nature, c'est l'application de la Torah.

Quand l'empereur romain Titus pénétra dans le Saint des Saints, après avoir enfoncé son épée dans le rideau d'où le sang coula, il crut qu'il avait vaincu Dieu. Le Talmud raconte qu'à la fin de sa vie, une mouche rentra par le nez dans son cerveau ; quand il mourut, elle était grosse comme une colombe. Voilà la nature qui obéit à Dieu, c'est celle-là même qu'il faut entendre et observer. Le Baal Chem Tov affirme que, lorsqu'une feuille d'arbre tombe, même les volutes qu'elle exécute avant de toucher le sol dépendent de la volonté de Dieu.

Dieu crée la nature en chaque instant et il n'est pas un lieu privé de Sa présence. Reconnaître Dieu et L'aimer, c'est être témoin et acteur d'histoires telles que celle contenue dans le rouleau d'Esther, que nous lisons à Purim : selon le cours naturel des choses, le peuple juif, une fois encore, aurait dû être détruit par le méchant Haman, Premier ministre d'Assuérus. Au lieu de prendre les armes, le peuple se tourna vers Dieu et jeûna à la demande de la reine Esther. Le

décret naturel se transforma alors en décret surnaturel et celui qui croyait pendre fut pendu.

Cette nature, si elle n'est pas divine, est soumise à Dieu, sans aucun libre arbitre. L'aigle n'est pas cruel de tuer, ni le lion. Le chat ne s'amuse pas en jouant avec la souris. Seul l'homme, la meilleure mais aussi la pire créature de Dieu, possède le libre arbitre. Le roi David, quand il eut fini de rédiger son psautier, ressentit comme une légère fierté. N'avait-il pas trouvé dans son recueil de poèmes le remède à tous les malheurs du monde, le chemin de tous les retours ? Il entendit une grenouille chanter et son coassement était si pur qu'il s'approcha : elle priait Dieu comme à chaque instant de sa vie et une voix du ciel lui dit : « Ses chants sont plus beaux que les tiens. »

Ainsi, si la création de l'homme est postérieure (l'homme ne fut créé que le sixième jour) à celle de tous les animaux, y compris des moucherons, c'est parce qu'il en est la quintessence, mais il faut aussi voir là une formidable leçon de modestie.

Reconnaitre Dieu dans la nature, éléver les parcelles de divinité dans nos actions matérielles, c'est tout le travail de l'homme. En hébreu, le mot *hateva* (nature) et le mot *Elokim* (Dieu) ont la même valeur numérique.

Ce n'est pas non plus par hasard si le Grand Prêtre, le jour de Yom Kippour, le moment culminant de sainteté pour lui et pour tout Israël, après mille et une précautions pour approcher la pureté du lieu, demande à Dieu la nourriture et l'eau pour tout Israël. Ne pouvait-il pas demander l'élévation, la compréhension profonde et secrète de la Torah ?

Non. Il réclame du pain et de l'eau. Et Dieu l'a voulu ainsi, car c'est un plaisir pour Lui, disent nos sages, que de résider dans le monde le plus bas et c'est le nôtre. Et reconnaître Dieu lorsqu'Il semble le plus matériel, c'est en fait s'attacher puissamment à Lui. Point de miracles chez nous. Et s'il en est, ce n'est pas la plus grande fierté de Dieu. Ouvrir la mer Rouge, ressusciter les morts, disent nos sages, est à la portée de tous les Juifs. En revanche, dans toutes les circonstances de la vie, se tenir debout comme un homme, cela est bien plus difficile. Voilà le but de la nature, c'est un outil destiné à servir Dieu à notre niveau et notre corps, tout naturellement, en fait partie.

LETTRE AUX FRÈRES HUMAINS

Je ne voudrais surtout pas que l'on se méprenne sur les issues de ma traversée. Si je suis fière d'être juive, chaque homme compte à part égale dans la galaxie humaine et a reçu dès la naissance les mêmes lettres de noblesse : tous fils d'Adam. Et si Dieu nous a donné un ancêtre unique, c'est pour que pas un ne crie : « Mon sang est plus rouge (ou plus bleu) que le tien ! » Nous sommes tous poussières de terre et âmes supérieures, tous responsables devant l'autre et c'est cette chaîne qui, si elle n'est pas brisée, forme la route du ciel. Ma station sur terre ne serait pas accomplie sans un détour par les obligations universelles.

Après la faute d'Adam, Dieu décida d'offrir une autre chance d'élévation à l'espèce humaine. Depuis, chaque peuple eut le devoir de réparer une partie du mauvais penchant qui avait pris place dans le monde. L'homme continua sa fuite en avant vers la faute. Au temps de la tour de Babel, Dieu ouvrit les portes du repentir et par cette porte se dévoila Abraham, le patriarche, qui fit reconnaître à l'humanité le Dieu unique. Dès lors, le monde fut divisé en soixante-unique.

dix nations, dont chacune eut pour mission de parfaire ses individus et sa société pour l'avènement d'un monde meilleur. Chaque nation fut dotée d'un ange protecteur, chargé d'intervenir auprès de Dieu pour protéger son peuple, et tenue d'obéir aux sept lois de Noé afin de parvenir à un nouveau degré d'élévation.

Chaque homme, je le répète, est créé à l'image de Dieu et nous avons le devoir de respecter et d'aider chacune de Ses créatures, sans distinction de couleur ou de religion, car ne pas respecter son prochain, c'est transgresser le commandement d'honorer Dieu.

La première loi de Noé interdit toute forme d'idolâtrie. Dieu, dans son amour pour les hommes, l'aurait fait disparaître de la surface de la Terre après s'être aperçu qu'ils ne résistaient pas à cette tentation. L'idolâtrie au temps de Nabuchodonosor n'a en effet rien à voir avec les « poussières de culte » qui existent aujourd'hui. Mais il n'en est pas moins vrai, par exemple, que la télévision exerce sur nous un attrait aussi dangereux que la lumière sur le papillon qui s'y brûle les ailes. L'argent comme unique but de vie n'est-il pas aussi une ablation du caractère spirituel de l'homme, de ce qui le rend noble et aimable aux yeux de Dieu ? Que dire des groupies qui entrent en transe à la moindre apparition de la star adulée ?

Vent de stupidité, comme le disent nos sages, ou poussières d'idolâtrie ? Autant d'Olympe néfastes, autant de déroutés que chacun doit fuir avec une énergie proportionnelle à ses tentations.

La deuxième loi porte sur le blasphème. Les langues du monde entier, celles des soixante-dix nations, que Dieu a données à l'homme, ne forment en fait qu'un seul grand nom de Dieu. Quand on insulte son prochain, c'est un cortège malfaisant de serpents et de scorpions que l'on jette à la face du Roi. Les mensonges, les faux serments banalisés, toute forme de violence verbale, sont autant de déchirures du Nom. Faire acte de médisance, c'est aussi noircir le Nom. Or, comme Il n'est que lumière, c'est soi-même que l'on transforme en ombre.

La troisième loi, peut-être la plus évidente et la mieux partagée, interdit de tuer. Seul Dieu, qui porte la souffrance des hommes, sait le prix de la vie et de la mort. Il ne nous appartiendra jamais de décider à Sa place, même pour épargner des souffrances, pour procurer un quelconque soulagement, et aussi généreuses que soient les intentions.

C'est pourquoi ce commandement, qui pourrait paraître superflu, Dieu le formule et nous l'ordonne, car il est des penchants humains qui pourraient sembler nous en dispenser.

Et puis il y a le « crime moral », celui qui consiste par exemple à licencier sans scrupule et sous prétexte de rentabilité, sans se soucier des familles éclatées. En hébreu, le mot sang et le mot argent ont la même racine. Voler quelqu'un, le priver de son revenu, c'est un peu le tuer. Lorsque le fils d'Ésaï, chargé par son père de tuer son maître Jacob, se présenta devant lui, il fut pris de remords et lui demanda : « Maître, comment puis-je honorer mon

père ? » Jacob répondit : « Dépouille-moi de tout mon argent, car il est dit qu'un pauvre est comme un mort. »

La quatrième loi condamne l'adultère ainsi que toute autre forme d'atteinte à la notion de couple. Dieu a créé une cellule familiale avec un père, une mère, un amour sous-tendu par Son amour, ce dont tout enfant a besoin, même si, guidées par des bons sentiments, certaines mères pensent qu'elles peuvent avoir un enfant sans père ou procréer à partir d'un père disparu. Rien n'est plus beau qu'un couple qui s'est juré fidélité, qui « s'est passé l'anneau de l'amour au doigt de la responsabilité », qui se fait mutuellement confiance en construisant d'un mouvement harmonieux une maison qui s'appelle Éternel. Mon âme pleure ô combien pour ces enfants prises dans la toile d'araignée de la prostitution.

C'est la parcelle divine qui réside dans le couple qui donne vie à l'enfant. Chaque relation stérile donne naissance, hélas, à des fantômes ou des succubes, et, sur un plan psychique, la vision du mauvais et le plaisir reçu reproduisent le même schéma. Encore une fois, on devient l'ombre de soi-même.

La cinquième loi condamne le vol sous toutes ses formes. La Torah nous enjoint de ne pas tremper le poids de la balance dans le sel, car c'est déjà voler son prochain. Un boucher qui privilégie un bon client en lui gardant les meilleurs morceaux, n'est pas un commerçant mais un voleur : il est privé du droit de témoigner au cours d'un procès. De même,

un berger qui laisse brouter ses moutons sur un champ qui ne lui appartient pas est aussi un voleur ; Abraham notre père muselait ses chameaux.

Il faut envier le commerçant de pouvoir chaque jour mesurer l'amour de Dieu à son égard au moment de faire ses comptes. Écoutez plutôt l'anecdote suivante : au terme d'une longue addition, dans le temps du bilan, un homme écrivit à la place de la somme finale : il n'y a que Dieu. À son fils qui l'interrogeait sur le sens de cette formule, il répondit : « Si, pendant le temps de ma prière, il m'arrive de penser à mes comptes, il m'arrive aussi de penser à Dieu lorsque je fais mes comptes. » Dieu se loge partout, y compris dans ce qu'il y a de plus matériel, et les affaires d'argent ne font pas exception.

Jouer des coudes pour prendre la place de son prochain, ce n'est pas essayer d'être le meilleur, c'est apprendre à voler. Si spolier un pauvre est une faute grave, voler un riche ne l'est pas moins. En revanche, ne pas donner à un pauvre qui demande l'aumône, c'est voler Dieu.

Enfin, il n'est pas jusqu'au défaut d'arriver en retard, apparemment anodin, qui ne tombe sous le coup de cette loi, car c'est voler du temps, et chacun sait que « le temps, c'est de l'argent ».

La sixième loi de Noé consiste à instituer des tribunaux. C'est encore, en Occident, la loi la moins bafouée. Mais les pays d'Orient, d'Afrique, sont-ils exemptés des lois noahides ? Il est interdit à tout homme de faire justice lui-même car la justice appartient à Dieu, qui l'a déléguée aux tribunaux,

et ceux qui passent à travers les mailles de ces filets n'échapperont pas au jugement de Celui qui voit et qui entend tout.

La dernière loi interdit de manger un animal vivant. Un de nos sages surprit un jour Nabuchodonosor en train de manger un lièvre vivant... Les mammifères et les oiseaux entrent dans cet interdit, les reptiles et les crustacés ne sont en revanche pas inclus ; mais il n'en est pas moins vrai que le simple fait de consommer un crustacé vivant devrait soulever une question : l'homme est le produit de ce qu'il mange. Certaines peuplades, qui découpent la tête des singes et mangent leur cervelle encore chaude, touchent un des paroxysmes de la cruauté.

Nous n'avons parlé que des sept lois à ne pas transgresser. Mais au-dessus de toutes est celle d'aimer Dieu, d'aimer son prochain, de voir la lumière où il y a l'ombre et le bien même cerné par le mal. Nos sages disent qu'une petite bougie peut éclairer une pièce immense. Il s'agit bien sûr de la flamme de notre âme.

Il n'est pas de faute qui ne puisse être rachetée. Pour commencer, chacun peut, le soir, ce qui ne dure que l'espace d'un instant, se confier à Dieu, Lui demander pardon, implorer Son secours. N'est-il pas d'abord un père, même s'il est le Roi ? Il y a l'acte de contrition (en hébreu *vidouy*), qui consiste à avouer ses fautes à Dieu, mais aussi à soi-même, en s'engageant à ne pas recommencer : nos sages y ont fait se succéder les verbes les plus importants.

À nous de prendre notre dictionnaire des synonymes, un verbe en valant un autre, sachant qu'en chacun de ceux-là réside sans doute de notre part un manquement, une faute, autant d'entorses au Verbe divin.

Pour refermer l'arche de ce chapitre, rappelons que Noé est notre père à tous et qu'à ce titre il incarne le lien entre Adam et le Messie. Il est fait obligation au peuple juif de les enseigner à tout homme, à toutes les nations.

Tant que le monde n'observera pas ces lois, tant que chacun d'entre nous ne poussera pas l'autre à les appliquer, notre libérateur tardera à venir.

La *Geoula* * désigne, dans le judaïsme, une période où la paix régnera entre les hommes et où chacun reconnaîtra la grandeur de son prochain. Nos sages ont comparé la délivrance de l'humanité à la naissance d'un enfant : la douleur est plus forte juste avant la venue du bébé ; il en sera de même lors de la rédemption finale. Les derniers moments seront les plus durs, et seuls ceux qui auront gardé leur foi en un Dieu unique seront préservés de tous les maux de cette période – guerre, jalousie, hypocrisie, rébellion des enfants contre leurs parents, etc. Ils pourront alors jouir des bienfaits spirituels et matériels que Dieu prodiguerà aux hommes – Dieu est éternel et Il n'oublie jamais Ses promesses.

La délivrance est également comparée au matin qui représente le renouvellement de la Création et l'espoir d'un jour meilleur. Avant que le soleil ne se lève, le monde vit dans l'obscurité. Celle-ci atteint son apogée quelques minutes avant le lever du soleil. Il en sera ainsi de la *Geoula*. Lorsque l'humanité n'aura plus de solutions à ses problèmes et se

* *Geoula* : délivrance.

sentira impuissante pour répondre à tous les désirs de l'homme, alors Dieu nous délivrera et nous fera vivre dans un monde meilleur. Le prophète Isaïe a décrit cette période : « Alors la connaissance remplira la terre comme les eaux remplissent la mer. »

Aujourd'hui, tous les sages du peuple juif sont d'accord pour dire que nous vivons les derniers moments d'une période d'illusion, que nous donnons trop d'importance à l'extériorité des choses et pas assez à l'intériorité, à la profondeur. Le règne de la vérité en ce monde est annoncé. Dans les textes écrits il y a plus de deux mille ans, nos sages nous ont dévoilé les signes annonciateurs de la rédemption finale. Beaucoup d'entre eux sont déjà accomplis. L'un de ces signes, sans doute le plus frappant, est celui décrit dans le traité de Sanhédrin : « Lorsque la terre d'Israël donnera ses fruits en abondance, sache que la venue du Messie sera proche. »

En effet, le territoire d'Israël fut conquis par de nombreux empires, mais aucun d'entre eux n'a réussi à faire fleurir ce sol. Or, depuis le retour des enfants d'Israël sur leur terre, avec l'accord des grands de ce monde (ce qui est également un des signes décrits dans le Talmud), nous assistons à un véritable miracle : non seulement Israël donne assez de fruits pour ses habitants, mais encore sont-ils également exportés à travers le monde. Un grand sage de la génération précédente, le rabbin Abraham Yitzhak Hacohen Kook, a commenté ce phénomène : « Telle une mère qui reconnaît ses enfants parmi des dizaines d'autres, ainsi la terre d'Israël a attendu ses enfants pendant plus de deux mille ans afin de leur

donner ses fruits. » Tous ces signes sont considérés comme prémessianiques et font partie du travail du Machiah Ben Yossef qui doit accomplir la délivrance matérielle de l'homme.

La délivrance de l'esprit ne peut être réalisée que chez un homme libre, détaché de toutes contraintes matérielles ou physiques, et non sous les ordres d'un maître. Ainsi, Dieu a délivré les enfants d'Israël de l'esclavage d'Égypte (délivrance du corps) puis leur a donné la Torah (délivrance de l'esprit). La rédemption ressemblera en ce point à la sortie d'Égypte. Lors de la venue du Machiah Ben David, nous assisterons à des phénomènes qui dépassent l'entendement humain, telle la résurrection des morts, en laquelle chaque Juif a l'obligation de croire. Nos sages ont en effet écrit que l'homme ne croyant pas à la venue du Messie et à la résurrection des morts n'aura pas droit au monde futur.

Ma mission est de ramener les miens et le plus de monde possible vers Dieu et de les préparer à la venue du Messie. Ma mission s'arrêtera avec mon départ vers Dieu quand Il le décidera.

Le Messie est l'envoyé de Dieu sur cette terre. Il sera l'homme universel, le Messie de tous les peuples car il sera le trait de l'union de tous pour le *kidouche* de Dieu. Sa mission est de rassembler les peuples, afin que tous reconnaissent le peuple juif comme le serviteur de Dieu et que tous se confondent dans cette même tâche : honorer Dieu.

Quelle apparence aura-t-il ? Que sommes-nous dans ce monde ? Des êtres de chair et de sang. Alors de quelle substance peut être fait l'envoyé de Dieu ?

Sa venue dépend du comportement des juifs religieux et du respect des *mitzvots*. Il ne faut pas reculer le temps du Messie tant attendu. C'est pourquoi il faut arrêter nos mensonges : parlez, mais que de votre bouche ne sortent que des mots de la Torah.

La venue du Messie redonnera à chaque chose sa juste valeur, elle révélera aux hommes leurs limites, et le bien sera de ce monde. L'homme retrouvera sa seule nature et sa vraie condition. Sa nature ne sera en rien changée mais elle reprendra la place qu'elle n'aurait jamais perdue si Adam n'avait pas fauté.

Le Messie est déjà en route. Il faut nous préparer car sa venue inaugurera une période très difficile. La fin des temps sera un très merveilleux moment car elle signifiera le jardin d'Éden, la paix, l'amour. Cependant nous allons beaucoup souffrir pour y accéder, car nous n'arrivons pas à cette fin des temps comme nous l'aurions dû, c'est-à-dire *kadoche* et dans les préceptes de la Torah. En quelque sorte, nous n'avons pas rempli notre contrat, et c'est pour cette raison que nous allons nous approcher de la fin des temps dans la douleur, la peine et les larmes. Tous, nous allons souffrir, même les plus justes, et je dirais surtout les plus justes car c'est grâce à eux que nous n'avons pas été détruits depuis le temps que nous le méritons.

Je crois que chaque chose a sa justification et son utilité. Je ne dis pas que vivre avec l'incapacité d'accomplir la moindre action et d'exprimer ce que l'on ressent soit simple. Pourtant c'est aussi une belle manière de vivre, et je ne peux m'imaginer autrement que telle que je suis, le handicap est ma normalité à moi – ce n'est évidemment pas celle du commun des mortels. Vivre handicapée me permet d'apprécier les plaisirs les plus infimes. Du fond de mon fauteuil, je regarde et j'entends ce monde en mouvement, ce monde qui parle.

Paradoxalement, ma vie, c'est aussi la mort, celle qui rôde autour de moi depuis des années. Et ma mort sera une autre vie, une vie merveilleuse car affranchie de toutes les douleurs et de toute inquiétude. Je quitterai ce corps terrestre mais en aucun cas je ne quitterai les gens que j'aime. Je les habiterai par mon esprit. Je serai présente dans leurs pensées, dans leurs souvenirs. Les photographies de moi, mes écrits témoigneront du bonheur que j'ai connu auprès d'eux. La mort n'est pas une fin, elle est la continuation de cette vie dans une autre condition.

Je n'ai pas peur de la mort, car je sais que pour moi ce sera un soulagement et le retour vers un monde merveilleux. J'irai rejoindre Idan que j'aime par-dessus tout. J'irai vivre à son côté. La mort dans la vie, la vie dans la mort, telle pourrait être la définition de ce que je suis.

L'existence sur terre est une épreuve que Dieu nous impose. Chacune est semée de son lot d'embûches, en fonction de ce que chacun d'entre nous peut supporter. Peu à peu, nous progressons dans la vie et vers la mort. Notre mort sera à l'image de notre vie, car la mort qui succède à la vie est la consécration de celle-ci. Il n'est jamais trop tard pour faire *techouva* et c'est ce que nous devons faire même si nous souffrons. En proportion de ces souffrances nous recevrons la douceur du lait et du miel qui coulent des rochers.

La *techouva*, traduite le plus souvent par « repentir », est une notion qui n'est pas bien comprise. Le terme de *techouva* englobe deux idées. Il se traduit par « réponse » mais aussi par « retour ». En effet, l'éloignement de l'homme de sa source provoque généralement la faute. L'homme n'étant plus en accord avec son identité profonde, ses actes ne correspondent plus à ce qu'il est. Les sages nous expliquent cela par une phrase célèbre : « Un homme ne faute que si un souffle de bêtise est entré en lui. » Cette traduction est également erronée car le terme exact n'est pas « souffle de bêtise » mais plutôt souffle de « déviation », signifiant que l'homme s'éloigne de son chemin et du but qui lui est assigné.

Si nous acceptons le terme de « réponse » comme traduction, alors la *techouva* signifie d'abord que le Créateur est la réponse à toutes les questions de l'homme, car Il est l'origine et la finalité de tout, au-delà du temps et de l'espace. La *techouva* précède donc la vie et en est la source, elle est à la base de la création du monde. Il n'y a pas de question sans réponse car la réponse précède la question. C'est peut-être également pour cette raison que nous employons le terme de *techouva* au singulier, réaffirmant ainsi l'unicité du Créateur, qui est la réponse à toutes les questions.

Par ailleurs, nous pouvons remarquer que la valeur numérique des lettres qui compose « Adam », « homme » en hébreu, est de quarante-cinq et qu'elle correspond à la valeur numérique de *ma*, « quoi » en hébreu. L'homme est donc un ensemble de questions, auxquelles il doit trouver des réponses appropriées. Mais si l'enfant est en perpétuel questionnement, devenu un homme il n'osera plus guère poser de questions par crainte de passer pour un ignorant. La *techouva* possède de multiples facettes. Elle s'applique aussi à l'homme qui veut retrouver ses origines, sa foi, son judaïsme profond.

Dans le terme de *techouva*, nous lisons les mêmes lettres que dans le mot « shabbat » : ceci indique leur lien intime. Le shabbat est également une *techouva*, un faisceau de lumière dispensé par le Créateur qui répand ces étincelles à chaque instant pour embellir la vie.

Un être ne naît jamais pour rien, aucune existence n'est vaine ou gratuite. Les âmes qui habitent nos corps ne sont pas descendues pour passer un moment agréable. Nous avons chacun un rôle à jouer, une mission à accomplir, qui ne nous est pas connue d'entrée de jeu. La première étape consiste à identifier cette mission, la seconde à la mener à bien. Mais beaucoup de personnes ne viennent pas à bout de la première épreuve. Pour moi, comme pour Idan, les choses étaient différentes, nous savions pourquoi nous venions dans ces corps malades et ce que nous avions à faire. Ma mission était de ramener le plus de personnes possible vers la bonté, la tolérance, la générosité, l'acceptation de la différence. J'ai également désiré aider les enfants que j'avais eus afin de permettre nos retrouvailles infinies dans le monde futur.

La vie me pèse parfois, mais je l'aime dans ce qu'elle contient d'amour et de beauté. J'aime la vie avec ses coups durs qui nous permettent de grandir, de nous dépasser et d'approfondir ce que nous sommes. Ma vie est difficile, c'est un combat pour faire reconnaître les différences, les possibilités qui existent en chacun de nous.

La vie c'est aussi l'amour, ce potentiel d'amour que nous avons en nous et cette capacité que nous possédons de le distribuer à tout un chacun et ainsi de nous rapprocher de la vraie nature de l'homme. L'homme est fondamentalement bon, et nous pouvons nous aider mutuellement à vivre selon nos sentiments, à agir en fonction de notre vraie nature, à aller les uns vers les autres.

Si nous acceptons le terme de « réponse » comme traduction, alors la *techouva* signifie d'abord que le Créateur est la réponse à toutes les questions de l'homme, car Il est l'origine et la finalité de tout, au-delà du temps et de l'espace. La *techouva* précède donc la vie et en est la source, elle est à la base de la création du monde. Il n'y a pas de question sans réponse car la réponse précède la question. C'est peut-être également pour cette raison que nous employons le terme de *techouva* au singulier, réaffirmant ainsi l'unicité du Créateur, qui est la réponse à toutes les questions.

Par ailleurs, nous pouvons remarquer que la valeur numérique des lettres qui compose « Adam », « homme » en hébreu, est de quarante-cinq et qu'elle correspond à la valeur numérique de *ma*, « quoi » en hébreu. L'homme est donc un ensemble de questions, auxquelles il doit trouver des réponses appropriées. Mais si l'enfant est en perpétuel questionnement, devenu un homme il n'osera plus guère poser de questions par crainte de passer pour un ignorant. La *techouva* possède de multiples facettes. Elle s'applique aussi à l'homme qui veut retrouver ses origines, sa foi, son judaïsme profond.

Dans le terme de *techouva*, nous lisons les mêmes lettres que dans le mot « shabbat » : ceci indique leur lien intime. Le shabbat est également une *techouva*, un faisceau de lumière dispensé par le Créateur qui répand ces étincelles à chaque instant pour embellir la vie.

Un être ne naît jamais pour rien, aucune existence n'est vaine ou gratuite. Les âmes qui habitent nos corps ne sont pas descendues pour passer un moment agréable. Nous avons chacun un rôle à jouer, une mission à accomplir, qui ne nous est pas connue d'entrée de jeu. La première étape consiste à identifier cette mission, la seconde à la mener à bien. Mais beaucoup de personnes ne viennent pas à bout de la première épreuve. Pour moi, comme pour Idan, les choses étaient différentes, nous savions pourquoi nous venions dans ces corps malades et ce que nous avions à faire. Ma mission était de ramener le plus de personnes possible vers la bonté, la tolérance, la générosité, l'acceptation de la différence. J'ai également désiré aider les enfants que j'avais eus afin de permettre nos retrouvailles infinies dans le monde futur.

La vie me pèse parfois, mais je l'aime dans ce qu'elle contient d'amour et de beauté. J'aime la vie avec ses coups durs qui nous permettent de grandir, de nous dépasser et d'approfondir ce que nous sommes. Ma vie est difficile, c'est un combat pour faire reconnaître les différences, les possibilités qui existent en chacun de nous.

La vie c'est aussi l'amour, ce potentiel d'amour que nous avons en nous et cette capacité que nous possédons de le distribuer à tout un chacun et ainsi de nous rapprocher de la vraie nature de l'homme. L'homme est fondamentalement bon, et nous pouvons nous aider mutuellement à vivre selon nos sentiments, à agir en fonction de notre vraie nature, à aller les uns vers les autres.

J'aime la vie en dépit de mes souffrances parce que j'aime l'homme, j'aime sa nature et je crois en lui. De même, je crois que chaque existence est précieuse, que rien de ce que nous accomplissons n'est inutile, que chaque instant est capital. Notre mort ressemblera à notre vie. La paix et la sérénité nous gagneront quand elle viendra nous prendre. Je crois que, même en cas de mort violente, nous sentons la mort qui avance comme un parfum d'abord lointain qui se fait de plus en plus fort à mesure que nous approchons d'elle.

MESSAGE D'AMOUR

L'amour, c'est mon énergie vitale, c'est mon souffle de vie, ce qui me donne la force d'être là, d'accepter toutes ces misères physiques et de croire encore que mes parents peuvent sourire en pensant à Idan et à moi, en pensant à cette vie qui est la nôtre.

L'amour, c'est tous ceux qui m'entourent d'une affection sincère, non pas un sentiment mêlé de pitié mais une fabuleuse tendresse qui me réchauffe de la tête aux pieds. J'ai beaucoup de chance car je connais, j'ai toujours connu l'amour, en premier lieu celui de ma famille. Même s'il chancelle parfois sous le poids de l'angoisse, il est ardent. Et pourtant, qu'il est difficile d'aimer quelqu'un qui va partir ! Vous investissez toute cette affection dans un être et celui-ci s'en va sans crier gare. Pour moi, il est plus facile d'aimer car tous ceux qui sont près de moi sont destinés à rester. De plus, tout cet amour que je donne me revient démultiplié.

Moi, je n'ai pas de haine. J'aime tous ceux qui m'entourent. J'aime la nature, j'aime la beauté, je ne sais pas ce qu'est la laideur. J'aime profondément l'être humain et je voudrais du haut de mes huit ans

transmettre ce message d'amour qu'est ma vie de handicapée. C'est l'amour qui pour moi fait vibrer cette terre en donnant l'espoir d'un jour meilleur. Je voudrais incarner cet espoir. Ma maladie est inconnue, la seule chose dont on est sûr c'est ma mort, à plus ou moins brève échéance, et pourtant je suis un espoir parce que je suis atypique. On cherche à comprendre ce que j'ai, comment, avec ce cerveau qui s'avance vers le néant, je peux écrire ces lignes qui veulent porter l'amour aux quatre coins du monde. Alors je fais naître l'espoir pour tous ceux qui sont comme moi. Pour tous les parents et leurs amis qui souffrent. À ces derniers, j'ai envie de dire : allez-y, prenez sa main pour écrire, n'ayez pas peur, il vous dira qu'il vous aime.

Mon livre c'est ce message de vie et d'amour. C'est de l'espoir partagé pour que chacun dise simplement : « Je t'ai vue, je t'ai reconnue et je sais qui tu es, Annaëlle. »

L'amour est mon autre nom, mon identité autre que celle de malade, ma signification. Je voudrais tant que l'on se souvienne de moi comme d'une enfant gaie, une enfant d'amour et que mes yeux qui se ferment chaque jour un peu plus à la lumière soient aussi les symboles de ce dernier. J'ai toujours souri à la vie parce que j'ai toujours cru en elle. Et je veux croire que si cet amour qui m'entoure est vrai, alors je continuerai de vivre dans vos bouches, dans vos cœurs, dans vos âmes.

La mort, qui nous fauche à la fin de notre vie, est un jardinier qui cueille sa plus belle plante pour la mettre à l'abri dans un lieu où elle ne fanera jamais,

où elle aura une vie éternelle, où elle sera toujours à la plus belle place et où chacun la comblera de mille grâces.

Vous voyez, le plus beau mot que j'associe à la vie comme à la mort, c'est le mot « amour ». Je suis amoureuse de la vie car je vous aime, je suis amoureuse de la mort parce qu'elle nous permettra de retrouver tous les êtres chers.

Je n'ai pas peur de vivre avec mes blessures car je veux convaincre de l'utilité de mon existence comme de celle des autres enfants handicapés. Je n'ai pas peur de mourir car je crois que, quoi qu'il advienne, ma vie n'aura pas été vaine. J'aurai aimé, on m'aura aimée. Et nous aurons avancé ensemble, dans le même sens. Même si cela n'aura duré que quelques heures, ce chemin commun restera inoubliable.

LETTRE À MA FILLE

Annaëlle, ma princesse,

Je viens de lire ton livre et voilà que c'est moi, mon amour, qui ne puis te parler. Comme toi, je suis réduite au silence de l'écrit, l'émotion me prive à mon tour de cette voix que tu n'as jamais eue.

Savoir si j'ai pleuré au fil des pages ? Ô oui, j'ai pleuré. Il n'est pas une facette de ma vie, de notre vie avec ton père, dont tu m'aies épargné le souvenir, par petites touches précises, comme un peintre de l'instant. Ta naissance, ton frère... ces sentiments que je croyais, à tort, avoir été seule à porter tous les jours, cela aussi, nous l'avons donc partagé !

Mon enfant, tu as beau parler souvent comme une envoyée de Dieu, aux yeux de ta mère tu es une petite fille vulnérable et sensible dont j'essaie de devancer les besoins, les frustrations, les reproches parfois. Et même si, dans une autre vie, tu as peut-être été comme ma mère, tu seras toujours, ici, mon enfant.

Ne crois pas que durant la longue maladie d'Idan, je me sois tenue loin de toi. Je m'étonne que ton âme si pure n'ait pas senti que chaque minute,

chaque parcelle du temps précieux englouti par les soins donnés à Idan, bien que perdues pour toi ici-bas, perdurent à jamais dans le Ciel.

Pardon, mon enfant, de commencer par des sentiments de tristesse, alors que ton livre entier, tous tes mots, se tournent vers la joie comme des tournesols vers le soleil ; alors que, durant ces mois interminables ponctués d'opérations et de visites à l'hôpital, c'est à toi que j'ai dû mes seuls éclats de rire. C'est toi qui apaisais chacune de nos angoisses.

Depuis que la parole t'a été donnée, tu n'as cessé de faire le bien autour de toi par ce seul pouvoir. Tu as rapproché un grand nombre de personnes de Dieu, tu as réconcilié des parents avec leurs enfants, réuni des jeunes gens en quête de l'âme sœur, soulagé des chômeurs qui ne savaient plus comment subvenir aux besoins de leur famille, tout cela avec les mots qu'il faut, avec les mots de l'écrivain dont je réalise aujourd'hui l'existence, souffle d'amour dans une enveloppe de chair. Toujours, tu les renvoyais sagement à leurs rabbins, à leurs maîtres spirituels, à leurs parents...

Je sais aussi que lorsque ton père étudie la Torah, le soir à la maison, tu interviens comme un maître. D'où cela te vient-il ? Quelle inspiration divine est descendue jusqu'à mes entrailles pour toucher ta main d'écriture ?

Ton père et moi avons interrogé des spécialistes, nous avons lu des livres. Les érudits nous ont dit que cela préexistait dans les Écritures. Le grand rabbin Sitruk, qu'il en soit remercié, nous a aidés à suppor-

ter ce trop-plein de prophéties qui nous échut abruptement quand tu eus trois ans.

Mais le plus grand prodige, mon enfant, ce n'est pas que tu parles à Dieu et que Dieu te parle, car au fond, dans le silence intérieur, Il parle à tous les hommes. Non, le miracle c'est que toi et moi nous puissions parler ensemble. Le plus important c'est que, dans ton cœur, tu saches que tu as un père, une mère, un frère, une tante, une famille qui t'aime, mon enfant.

Traduit de l'hébreu.

Le Livre d'Annaëlle

Annaëlle Chimonni

Annaëlle, huit ans, est condamnée au silence et peut-être à une fin précoce. La méthode de la « communication facilitée », mise au point en Australie puis développée en Amérique, en France et en Israël, lui permet de parler avec nous par clavier informatique interposé.

Soutenue par sa foi religieuse et celle de ses parents, dotée d'une étonnante clairvoyance, elle nous ouvre ainsi les portes de son monde intérieur et nous apporte la preuve — s'il en était encore besoin — que les enfants polyhandicapés ou autistes sont sensibles au moindre battement de paupière du monde.

Le Livre d'Annaëlle n'est pas seulement l'autobiographie d'une jeune vie, avec ses souffrances et ses joies intenses, il est aussi un témoignage d'amour et de vérité universelle, un appel de Dieu aux hommes. Son enfermement, Annaëlle le reçoit comme une suprême liberté, car elle vit en Dieu. Elle n'a rien oublié de la parole de son origine, elle raconte ses vies antérieures et parle du Talmud et de la Bible avec une érudition digne des plus grands maîtres.

Il n'est pas jusqu'au Grand Rabbin de France qui ne s'écrie un jour lors d'une conférence : « Un sefer Torah dans un corps humain, s'il y en avait un, je citerais le nom d'Annaëlle : une main humaine capable de dire ce qu'une main céleste a dicté aux hommes. Elle est à elle seule une Torah vivante, avec des yeux et un sourire... »

964 242 7 16,75 €
ISBN 2 268 03369 4 9

